



Hélène Cixous. *Toronto Women's Bookstore*, 1 octobre 1999.

Hélène Cixous, née en 1937 à Oran, en Algérie, est une figure de proue dans la littérature contemporaine comme romancière (*Messie*, Editions des femmes, 1996; *La Bataille d'Arcachon*, Editions Trois, 1986; *Là*, Gallimard, 1976; *Tombe*, Le Seuil, 1973; *Le Prénom de Dieu*, Grasset, 1967), dramaturge (*L'Histoire*, Editions des femmes, 1994; *Le Nom d'Oedipe*, *Chant du corps interdit*, Editions des femmes, 1978; *Portrait de Dora*, Editions des femmes, 1976) et essayiste (*Stigmata: Escaping Texts*, Routledge, 1998; *The Hélène Cixous Reader*. Ed. Susan Sellers. Routledge, 1994; *Three Steps on the Ladder of Writing*. (The Welleck Library Lectures, Univ. of California at Irvine). Trans. Sarah Cornell and Susan Sellers. New York: Columbia Univ. Press, 1993. L'écriture est pour elle un "second sang". A travers des formes poétiques variées, elle creuse les mystères du vécu, du moi. Cette expression poétique est l'équivalente de la philosophie. Hélène Cixous veut peindre des fragments de vie et de mort, écrit-elle dans sa préface à *Hélène Cixous Reader*, "chacun unique" mais interchangeable, où le Moi rejoint l'Autre.



La Clinique d'Isly
Eve Cixous Sage-Femme
26 rue Ben Mehidi Larbi ALGER

(Extrait de . **Hélène Cixous**, *Le jour où je n'étais pas là*, à paraître aux Editions Galilée, Paris, août 2000).

— "La Clinique" dit ma mère, tous nous disons La Clinique comme si nous disions: le Port. D'autres fois c'est: le Temple. Le Château. La Divine Comédie. Le Grand Portail et au milieu le fleuve, ma mère à la perche dans la barque et tantôt l'Enfer tantôt le Paradis. C'était la seule Clinique à Alger où il n'y avait pas de cafards, pour la bonne raison dit ma mère que-cha-que-fois- qu'-une-chambre-se-vidait- je fumigeais avec un produit allemand. C'est une petite boîte, on met sur une brique, on allume on ferme tout. Et les cafards étaient a-né-antis. Alors qu'ailleurs dans toute la Ville partout ça grouillait. On ferme la porte et ça y était. Un produit allemand, naturellement. Ce produit après a disparu. Après c'était interdit. Je ne sais pas pourquoi. Ça tuait toutes les bêtes.

Autrefois du temps de mon père c'était un chemin de cantique que nous faisons depuis les hortensias et les palmiers de la maison pieds nus l'aube vive fraîche aiguë aux épaules un chemin descendant d'une extase à l'autre vers Belcourt en traversant le Petit Bois qui nous rendait sacrés foulant la terre rouge et les aiguilles de pin, où les sentinelles, (nom donné par mon père aux excréments humains) aux formes de gâteaux poudrés de mouches

séchaient au bord des fourrés et qui au bout d'une heure où nous nous devenions de plus en plus aimants et attachés mon frère et moi nous déposait devant: le Musée. Peu importe ce qu'il contenait. Il était le noble aboutissement.

Maintenant les chemins menaient à La Clinique. Les bruits de seaux les pas des parturientes dans le couloir les cris les appels au secours les efforts pour surmonter le sort d'être une femme dans cette Ville, toutes ces femmes qui gravissaient lentement en poussant des soupirs, les traits tirés inquiètes se demandant comment Dieu y pourvoirait seraient-elles épargnées ou exécutées. Sitôt sur la montagne le combat s'engageait. On allait au dénouement. La Clinique du dénouement. A la femme ce qu'il fallait pour être sauvée c'était un enfant et mieux un fils. Un fils qui réponde de la femme devant le mari. Le mari rare, caché, craint. L'enfant un devoir une copie, une dette. L'enfant pour le mari. Tous ces enfants qui sont des morceaux de mari, remis au mari, ces enfants dûs, ces jetons, on comptait sur eux pour s'en tirer. Tous ces nouveaux-nés lourdement chargés, tous ces rejetons qui entraînent dans les calculs des familles, ces enfants faits pour sauver leur mère de l'opprobre, frippés trophées sur lesquels la femme compte pour obtenir l'indulgence ou la vie.



A La Clinique on entre pour en sortir avec un enfant comme dans un moulin à enfants. On entre avec un ventre on sort avec un enfant, on se présente à l'examen, au guichet, au jury, à la douane au commissariat au tribunal, on passe on est collée, coupable, expulsée. Il y a une sensation de barrière qui flotte devant la porte. L'essentiel c'est la sortie avec enfant. Certaines entrent sans ventre de sécurité le ventre dangereusement inhabité, certaines avec ventre gros et rassurant, certaines avec ventre gras comme imitation de gros, certaines le ventre dégoûté, écoeuré, occupé encore une fois c'est la dixième, dans le couloir les deux files d'angoisse se croisent, l'angoisse primipare et l'angoisse multipare et les deux angoisses opposées mais ce que les femmes viennent chercher en général dans le moulin à enfants, c'est l'enfant certifié, surtout le premier l'enfant coûte que coûte. Ensuite si Dieu veut une chose et son contraire c'est l'accumulation, et le déclin de la femme et de la famille par la suite de plus en plus d'enfants tout de suite le nécessaire tourne à la catastrophe, les enfants sont une belle fatalité, on est obligé d'en vouloir on ne peut pas leur échapper, alors la femme est obligée d'en vouloir à Dieu ou celui qui a fait ce moulin infernal obligatoire où il faut faire ce qui finalement s'avère être en peu de temps la ruine et le malheur de toute la famille comme si on se conformait de naissance au mystérieux décret de l'infortune, tous ces gens qui sont dans un état de dépendance désespérée tantôt à l'enfant qu'il faut absolument obtenir, le certifiant, tantôt à l'enfant qui arrive maintenant comme une vengeance et une calamité, avec toujours un enfant volant au-dessus des têtes de la famille dans une imminence insupportable. Toute sa vie la femme la passe dans cette persécution tantôt courant après le jeton tantôt fuyant et à tous les coups ne gagnant que pour s'endetter plus avant. Mais la plus angoissée toujours est celle qui n'a pas encore son

certificat d'accouchement. Et là-dessus sur cette angoisse s'édifient les châteaux de l'Etat, la Sécurité Sociale, la Mairie, et pour en finir avec les innombrables intrigues, personnage essentiel dans la comédie d'Alger le Commissaire de Police.

La Clinique était la seule qui fût inspirée par les fameux traits allemands propreté, organisation, hygiène, discipline, incorruptibilité. Dans toutes les autres Cliniques où il y a des cafards, il y a aussi toutes les coutumes et moeurs des sages-femmes non-allemandes non-mythiques. Pour les femmes d'un côté La Clinique est un havre pour la santé, de l'autre elles n'y trouvent pas tout ce que l'on voudrait souhaiter: toutes ces choses qui ne peuvent être dites ni avouées ni montrées et qui sont les sous-chapitres de l'épopée, ces trucs timides ces stratagèmes et déguisements désespérés sans lesquels il n'y aurait pas de théâtre et pas de littérature. Ici on entre chez la Science et sa filleule ma mère. Mais chez les autres, il y a de tout. Les femmes sont menacées des deux côtés. D'une part le mari attend dans le couloir. D'autre part la sage-femme qui tire profit de la victime à toutes les étapes du parcours. D'un côté il y a les fausses sages-femmes, les auto-intitulées sages-femmes qui ont fait des études invisibles les sages-femmes à diplôme mis-à-l'abri dans un coffre-fort en France pour que personne au monde ne puisse jamais le voler, il y a la sage-femme formée dans la salle d'attente d'un médecin, la sage-femme formée comme cuisinière une autre est l'aide-soignante, toutes des sages-femmes qui n'ont peur de rien, les enfants morts-nés ça ne leur fait pas peur; de l'autre côté il y a les sages-femmes qui ayant été formées à l'hôpital et diplômées à diplôme non-mis-à-l'abri ont quand même peur de tout, elles ne se rendent jamais compte avec certitude si une femme est enceinte pour de bon ou pour de rire, d'un autre côté il y a le groupe des fausses vraies sages-femmes qui ne vérifient pas et vous croient sur parole, si une femme dit être enceinte sur parole, elle est enceinte sur parole, si elle a accouché chez elle sur parole n'ayant pas eu le temps d'arriver à la Clinique, l'accouchement ayant dépassé en rapidité toutes les prévisions, elle a accouché sur parole. Et l'enfant ? L'enfant ? Malheureusement il n'a pas eu le temps de vivre. Tout de suite il est mort. Et le corps ? Le corps ? Il s'est enterré, où ? à Baïnem, où on les enterre. L'enfant mort sur parole. Tout aura existé disparu sur parole. Sauf le certificat d'accouchement. Le certificat, c'est la loi et c'est l'argent. Les divers sentiments qui s'agitent en cachette pendant ces scènes demanderaient une analyse fine et complexe. Chaque personne se divise en plusieurs personnes les unes bonnes les autres mauvaises. Chaque spectre a son secret qu'il ne lui sera jamais donné de confier à une âme formée pour le regret et le malheur. La forêt de Baïnem exhale sous le vent et en vain des récits destinés à l'avortement. Personne n'écoute, il y en a tellement, une population de spectres dans les branches des pins, les plaintes partagent le sort des sentinelles, nous passons à côté des héros ténus et ensablés, déchets des destinées furtives, les pieds nus protégés par une indifférence antique.

A La Clinique il n'y a pas de cachettes et pas de sentiments fendus et divisés en leur contraire. Tout est clair, lavé par terre et pas de cafards.

Le concierge de l'immeuble n'a pas de cadavre à se mettre sous la dent. Il se ronge. Un cafard affamé.

Alger est une école d'acteurs et de grandes actrices modestes d'autant plus

convaincantes que si on ne les croit pas il va leur arriver malheur.

Quel est donc cet ensemble de femmes impressionnantes qui s'avance sous le voile comme le gibier sous l'orage d'Alger, à quel malheur les rattacher à quelle anxiété? Pour le danger la chasse n'est pas à court. Si seulement il y avait un annuaire des portes auxquelles frapper bonnes à détourner d'elles la mauvaise chance! Le sang, le sang, le thème du sang scande leur vie venant ne venant pas signal du succès, de l'échec, prophète indomptable, ennemi et gardien de la femme dont il trahit régulièrement les songes et leur interprétation.

Dans ce pays on fait mentir le sang. On le fait remonter. On le fait parler, feindre, tourner en sens contraire, taire.

C'est l'histoire d'une personne aux abois dont les trois soeurs avaient accouché à La Clinique dit ma mère. Toutes des grosses femmes toutes mariées à des camionneurs. Une des soeurs la plus grosse dit ma mère une costarde et elle n'a pas d'enfant. Jusqu'au jour où — elle était enceinte mais tous les mois elle saignait. C'était grâce à l'incompétence d'un médecin et d'une sage-femme. La femme corpulente. La sage-femme lui fait des certificats de grossesse. Pour les saignements le médecin fait des traitements conservateurs. Qu'elle n'aille pas perdre l'enfant-enfin. Dans cet état un jour elle arrive chez moi avec les certificats. Alors vous êtes enceinte dis-je dit ma mère. Non dit la femme, dit ma mère. J'accompagne une jeune fille enceinte pour l'accouchement. Etant jeune fille elle ne veut pas garder l'enfant. C'est moi qui le prends. Je paie l'accouchement, dit la femme corpulente. C'était grâce au camionneur, le mari étant absent sinon l'on n'aurait pas pu faire l'accouchement si facilement, qui n'était pas le sien dit ma mère. Et grâce aux deux incompetents elle a les certificats de grossesse. Vous me ferez le certificat d'accouchement je paierai dit la femme corpulente. Ça je dis non dit ma mère. Non ça vous n'avez pas accouché dit ma mère. Ne voulant pas jouer dans cette pièce. L'accouchement oui le papier non. Pour la femme c'est l'impasse. La jeune fille en train d'accoucher. La femme corpulente. La sage-femme compétente. La femme du camionneur aux abois. Que faire ? — Alors dit ma mère aux abois j'ai une amie qui n'est pas aussi regardante que moi, j'emploie ces mots, amie, regardante, dit ma mère. Vous allez chez elle, dis-je. Vous dites que vous n'avez pas eu le temps d'arriver, dit ma mère. Elle écrit la pièce mais elle ne la signe pas, pensé-je. Cette sage-femme étant une fausse vraie dit ma mère elle ne va pas vérifier si l'accouchée n'a pas de lait si elle n'a pas de sang. Elle fera le certificat comme quoi.

Mais encore aujourd'hui je ne sais pas si moi aussi je suis coupable, coupable de quoi dis-je, je ne sais pas dit ma mère, je cherche, dit ma mère, on ouvre la porte de La Clinique et il entre un drame qui te prend en otage dans une histoire dont il ne faudra jamais parler à personne, je dis à la femme du camionneur vous allez chez cette amie non-regardante et vous ne lui dites pas la vérité qu'elle aurait pu lui dire mais à quoi bon, la fausse vraie n'étant pas regardante, alors la femme du camionneur joue la comédie et la sage-femme

joue la comédie, toutes les deux se jouent la comédie, il n'y a pas de témoin, donc il n'y a pas de preuve, tandis que chez moi à La Clinique elle dit la vérité la femme, comment faire autrement et voilà ce que cela nous a coûté, tout le monde était aux abois maintenant, déjà on croyait entendre le bruit du camion qui revenait, et tout finirait comment, en l'absence de certitude, nous étions quand même dans la crainte, pour une affaire qui pendant neuf mois avait eu la chance de son côté. Pendant toute la grossesse par corpulence tout s'est bien passé, et là-dessus elle vient à La Clinique chez la sage-femme compétente pour l'accouchement. Où est le juste? On aimerait le savoir. Pour la fausse grossesse la fausse sage-femme, mais pour l'accouchement la vraie. Avec moi il n'y aurait pas eu de vraie grossesse seulement la grossesse apparente, là je la comprenais. Coupable de l'avoir envoyée dans l'autre Clinique dit ma mère fâchée.

— Si je ne me sentais pas coupable dit ma mère je me sentirais coupable. Et voilà ce qui nous arrive à La Clinique à cause de ces femmes impressionnantes à qui la peur du camionneur donnait un courage extraordinaire. Quand l'enfant est né elle voulait un garçon évidemment c'est une fille. Tant pis. Là-dessus la fille du courage et de la peur a une oreille totalement malformée. Elle n'a pas d'oreille dis-je à la mère, c'est-à-dire ma mère à la grosse femme. Là-dessus le médecin dit c'est mauvais signe elle risque d'avoir aussi des ennuis internes.

Tant pis dit la femme du camionneur, c'est fait — c'est fait, je ne peux pas faire marche arrière, et c'est tout ce que je sais de cette histoire dit ma mère.

Ce sont des secrets dit ma mère qui nous restent secrets à nous-mêmes encore aujourd'hui, secrets nés de La Clinique, du courage et de la peur, de la lutte pour répondre aux coups du sort, secrets engloutis dans la cale de La Clinique, à l'endroit où elle a coulé à pic au centre de la Ville d'Alger. Je n'aurais pas dû te la raconter dit ma mère. Mais je me sentirais coupable vis-à-vis de La Clinique si je ne racontais pas ce que je ne devrais pas raconter. J'ai déjà oublié des dizaines d'histoires, et plus personne pour se souvenir de toutes ces femmes qui se battaient dans ce lieu unique La Clinique à jamais abandonnée.

Tant pis si je suis coupable c'est fait — c'est fait.

Il faut imaginer les quatre grosses soeurs, les enfants les quatre camionneurs, dont l'un et l'une sans enfants, les routes brûlantes, les haltes sur les places ombragées, l'angoisse et soulagement du quatrième camionneur il faut imaginer la jeune fille enceinte dont l'histoire ne sait rien, il faut imaginer ce que pense la femme que rien n'arrête sur la route secrète, elle fonce, le camion des quatre soeurs, un pneu crève, tant pis pas de marche arrière, ce n'est pas un garçon, ce n'est pas une fille, c'est une enfant quand même, en chair et en os. Dans le bureau elle regarde l'enfant-quand-même celui de ma mère. Un garçon. Tant pis dit le chœur des femmes impressionnantes. Il était déjà un peu trop grand pour le retour du camionneur.

— Coupable de quoi ? dis-je

— Je m'interroge dit ma mère. Coupable de lui avoir donné ce tuyau. D'aller chez une personne malhonnête, dit ma mère.

Et maintenant elle se sent coupable d'avoir dit ce mot malhonnête. Alors que jusqu'à présent elle avait dit "non-regardante".

— Je lui ai prêté mon concours. Moi je n'aurais pas fait un faux certificat. Elle a espéré que j'allais lui faire un faux certificat, l'espoir n'a pas beaucoup de bon sens. Mais je n'ai jamais fait des faux, conclut-elle incertaine. Mais peut-être a-t-elle dit: mais je n'ai jamais fait défaut.

Coupable d'avoir fait défaut coupable de ne pas avoir fait des faux, coupable d'une pureté telle qu'elle se sent coupable donc l'est par défaut de faute.

Il faut imaginer le va-et-vient, il y a tellement de femmes qui entrent et qui sortent, restent trois jours jouent leur sort, sortent et en trois jours plus aucune ne se ressemble, elles se ressemblent toutes, on ne les reconnaît déjà plus, elles entrent grosses mouillées de sueur glacées muettes ou le contraire, elles sortent vite encore grosses moins ou plus c'est selon et toutes un peu pataudes, certaines le pas plus léger auquel on reconnaît la chance, d'autres traînant le pied le verdict un peu accablant, je vois tellement de femmes défiler, quand on les voit couchées c'est une chose, quand on les voit debout ce n'est pas la même chose, moi je les oblige à revenir huit jours après, ça ne coûtera rien mais au moins je peux savoir si "elle" est en bon état, même si je ne sais pas toujours, n'étant pas physionomiste qui "elle" est, dit ma mère.

Si je suis coupable, je ne le sais pas. Selon moi nous sommes innocentes ensemble. Mais il y a un jugement qui cherche à percer un trou dans notre coeur par où insinuer son ver.

Toutes ces femmes qui sont accusées d'enfant, de non-enfant, d'enfant pas comme ceci pas comme cela, toutes ces coupables par définition, qui viennent plaider leur condamnation, s'emmêler la langue et les pieds, commettre au monde des fautes ou preuves dans l'espoir de déjouer le châtement toutes ces embarrassées qui défilent dans le parloir où ma mère tantôt ferme les yeux tantôt ouvre les yeux et toutes nous sécrétons des ruses et des silences ça tisse sans cesse de modestes petites toiles pour tenter de camoufler les indices des crimes qu'elles n'ont pas commis, o le bout de papier, je le connais aussi, le papier fatidique, tamponné, le visa pour un sursis, pour un acquittement provisoire à renouveler.

Toutes les clientes qui viennent accoucher et se réfugier et restent entre trois jours et cinq jours pendant lesquels elles cherchent une idée, elles ont juste ce temps d'infirmierie c'est-à-dire de tête-à-tête avec elles-mêmes avant de retourner "chez elles" où dans une pièce demeurent neuf personnes. Dès qu'elles entrent avec le bébé l'idée d'idée sort. Après tout accoucher a toujours été l'occasion d'accoucher aussi un peu de moi personnel. Rêve

et ne le dis pas. Pour la femme La Clinique n'est pas sans avantage inavoué. Pendant deux ou trois jours elle se sent libre. Tout ce qu'elle avait été obligée d'exécuter de porter elle se sentait l'accomplir de sa propre initiative cet accouchement pendant deux ou trois jours c'était l'accomplissement de sa propre volonté, ce bébé pendant quelques jours c'est son idée.

Pour les accouchements dit ma mère il y avait tout le Personnel, c'était la fiesta. Au moment de l'expulsion il y a la cuisinière la femme de ménage la mère une soeur ou deux. Le Choeur encourage la femme. La cuisinière laisse la cuisine tomber pendant l'expulsion. Le Personnel pousse. En avant. Le Personnel rit. Il lance des phrases rigolotes. La femme n'a pas le temps d'avoir mal. Le Personnel rit. Elle pousse aussi. Elle rit. Il pousse. Il y avait une femme dit ma mère, c'était d'ailleurs une juive, dit ma mère se donnant à elle-même l'autorisation d'utiliser le mot de juive qu'elle m'interdit farouchement de dire. Car ma mère prétend qu'il ne faut jamais dire le mot juif devant les étrangers. Quels étrangers dis-je. Toi, dit ma mère, tu parles devant les étrangers dit ma mère. Pour revenir dans la salle de travail où il n'y a toujours que les femmes, celle-ci disait . Moi je tombe toujours dans les pommes après l'accouchement. Et moi je disais dit ma mère, ici, à La Clinique on ne tombe pas dans les pommes. Alors pour l'expulsion le Personnel vient rigoler, il y a Zohra la cuisinière, Barta la femme de ménage, Maria la bossue, et la femme ne tombe pas dans les pommes.

Cette histoire se passait à l'imparfait car chaque fois que la femme revenait, elle ne tombait pas dans les pommes. C'était: le triomphe du Personnel.

Pour finir toutes ces histoires il ne faut pas les raconter dit ma mère, ce sont des secrets. Elle dit cela à-la-cantonade comme on dit en français encore une des expressions qu'elle a adoptées en arrivant en Algérie. Tout son premier mouvement ayant toujours été d'adopter les expressions les plus étrangères, cependant que moi à la plage je ramassais des nacres et encore aujourd'hui qui sont les expressions les plus frottées patinées jusqu'à étinceler de la mer son or sans valeur.